

Séance d'installation de Ernest Pignon-Ernest à l'Académie des beaux-arts

mercredi 8 novembre 2023

discours d'Ernest Pignon-Ernest en hommage à Vladimir Veličković

Merci Cher Adrien pour la dense et bienveillante attention que tu as portée à ce parcours qui m'amène parmi vous.

Très touché que tu l'aies conçu au soleil de Samothrace.. nous y reviendrons tout à l'heure.

C'est un honneur d'être accueilli ainsi par l'auteur de « La dormeuse de Naples ».

Merci de faire entrer avec moi les rues du monde en ces lieux illustres et institutionnels.

les rues ...et leur histoire humaine.

Chères consoeurs, chers confrères, merci d'avoir souhaité que je vous rejoigne, j'en suis honoré.

Sous votre impulsion et celle essentielle de notre secrétaire perpétuel Laurent Petitgirard cette notion d'académisme qui nous a tous interrogé, qui nous a parfois fait hésiter à rejoindre cette maison, cette notion d'académisme, vous l'avez radicalement métamorphosée.

La grande diversité de sensibilité et de propositions esthétiques qui nous réunit affirme clairement qu'il ne s'agit pas ici de définir des normes... mais d'œuvrer dans la plus grande liberté à l'épanouissement de l'art, des artistes et de la culture.

Cette cooptation par nos pairs a balayé les légitimités dues à l'Etat ou au marché et garanti notre indépendance ... ni fonctionnaire ni marchand comme l'a écrit Pascal Ory !...

Adrien Goetz l'a dit, je crois à l'importance des rituels, ce sont ceux d'autres cultures qui m'en ont révélé les nécessités, je crois à une forme de sacré... je suis né le jour même où dans la clairière du Mont Valérien les nazis fusillaient les résistants du musée de l'Homme, la nuit même où Stefan Zweig se donnait la mort avec son épouse ... je crois ainsi à ce sacré laïque qui est la conscience vive de ce qui nous a précédé.

C'est dire que je sais ce que signifie d'être accueilli aujourd'hui dans cette institution qui affirme, avec les lumières, la continuité de la France et de ses valeurs.

Je pense là à mes parents, à ma mère, à mes sœurs, mes frères, ma famille, avec Nice et son histoire ils ont nourris ce parcours, je pense à Yvette ma compagne, mon épouse qui l'a totalement forgé avec moi, je pense à mes amis qui l'enrichissent toujours et encore aujourd'hui même.

Merci à tous parents, amis, d'être venus m'accompagner.

...une pensée aussi pour ceux qui sûrement auraient été là ...d'abord Cabu et Wolinski
...nous n'oublions pas pourquoi et par qui ils ne sont pas là.

Et parce que nous sommes dans ce lieu qui exalte la liberté, la pensée, l'intelligence je veux nommer cet obscurantisme islamiste qui les menace et nous menace ... on a vu récemment que nous ne devons pas baisser la garde...

S'agissant de Cabu et de Wolinski, une courte parenthèse , un peu de distance, c'étaient des amis, ils m'avaient dessiné, agitateur, collant dans les rues de Naples ou de Soweto..... je les imagine aujourd'hui me découvrant ici à cette tribune, avec ce costume brodé et qui plus est, dans quelques minutes avec une épée ! Je sais qu'ils n'auraient pas loupé disons, le cocasse de la situation.

Cueco, Marinette, Jean Ferrat auraient été là aussi, ils l'auraient partagé avec eux.

Vladimir Veličković aurait pu être là, comme Adrien Goetz il m'avait convaincu de le rejoindre au sein de cette assemblée, fort de son expérience il m'avait persuadé de la richesse des échanges et de l'importance de tout ce qui s'envisage et peut s'imaginer ici pour l'art, la culture leur rayonnement et particulièrement pour l'aide aux artistes.

Le plaisir et l'émotion d'être en ce lieu avec vous, tiennent entièrement à sa personnalité et à son œuvre que je vais tenter d'évoquer, de célébrer.

Je salue Marie Stella, son épouse, son fils Marko, son petit-fils Sacha , sa famille, chers amis merci d'être parmi nous ...

Vous me permettrez de l'appeler parfois « Vlada », vous savez tout ce qu'il y a d'affection et de complicité à l'appeler ainsi.

Je dirai combien notre amitié n'a cessé de se renforcer, de s'affermir dans la profonde résonance de son œuvre de dessinateur et de peintre sans égale par son intensité, sa maîtrise, sa puissance et, j'ose le mot, sa dignité, son caractère irréductible.

Veličković est un immense artiste, l'un des très rares à avoir su tout à la fois affronter, combattre et transmuter la part maudite que lui avait légué l'Histoire et assumer l'inéluctable de son propre destin.

Je n'ai pas choisi mes thèmes, m'avait-il dit, ils se sont imposés .

Né le 11 août 1935 à Belgrade, son enfance est piégée, confrontée aux pires horreurs d'une guerre qui s'apparente, sur le terrain des Balkans, à des affrontements féroces et à une répression effroyable menée par les fascistes locaux, alliés aux nazis.

De ce continuum d'exactions, de tortures, d'infamies, Veličković ne s'affranchira jamais... ou plus exactement ne voudra jamais s'affranchir.

Comme s'il se savait en conscience dépositaire d'une hantise à ne pas occulter, d'un legs dont il soupçonnait les possibles, les probables, les atroces résurrections.

Il y a sans doute en moi une guerre que le spectacle du monde d'aujourd'hui ne risque pas d'effacer ni de guérir disait-il ...*mais au contraire de raviver*

Comme Zoran Muzic, victime et témoin de la monstruosité des camps, qui appelait à plus de lucidité en déclarant : « Nous ne sommes pas les derniers », Veličković pressentait le retour de l'innommable. Et ces massacres qui ont accompagné le démembrement de la Yougoslavie, il les a reçus et subis comme le retour sans fin d'une inhumanité indéracinable, les a vécus comme une souffrance intime.

Tous ceux qui ont eu la chance de visiter son atelier d'Arcueil se souviennent qu'ils étaient accueillis par un drapeau yougoslave déployé sur une chaise, il se voyait dès l'entrée, et témoignait ainsi désespérément, mais fermement, d'une fraternité perdue ou, à tout le moins, d'une paix donnée en partage pendant quelques décennies.

Sans doute ses études à l'École d'architecture de Belgrade, dont il sort brillamment diplômé en 1960, avaient-elles conforté, structuré par le trait et le contrôle de l'espace, une rigueur tout autant éthique qu'esthétique.

Parfois perçues, à tort, comme expressionnistes, ses œuvres sont toujours tenues, tendues, réfléchies, « préméditées » disait-il, toujours solidement architecturées

« C'est une épreuve de vitesse entre mes toiles et moi, aimait-il préciser. Je fais la course contre mon tableau et il rivalise avec moi. »

Il y a là toute la dimension physique, quasiment de combat, que Veličković enrôlait au service de ses créations. « *Je ne m'assois jamais* » disait-il

Lui qui se voulait le contraire d'un soldat usait de son énergie en athlète pour passer en force, pour contrer la violence qui hantait sa mémoire en donnant forme à une autre violence, celle, visionnaire, de la tragédie.

C'est ce que Georges Boudaille avait perçu et noté dès 1964 au cours d'un séjour à Belgrade : « *Un problème parmi ceux que pose l'œuvre de Veličković s'est imposé à moi dès la première visite que je lui fis, écrit-il, c'est celui de toute œuvre d'art : comment une obsession trouve-t-elle une forme plastique ? Car l'œuvre de Veličković est née d'une obsession qui s'est développée, transformée, mais n'a jamais décréû, et prend parfois l'intensité d'une angoisse à laquelle il ne peut échapper que par la peinture et le dessin. »*

Cette « échappée par la peinture et le dessin » apparaît bien comme l'impérieuse fatalité qui va tennailler ensemble toute sa vie et toute son œuvre. Les premiers tableaux, ceux des années 1958-1963, s'incarnent en cauchemars réels, en visages murés, en ténèbres dont on ne sort que pour des face à face dont on ne sait s'ils sont des remémorations, des prophéties ou les deux à la fois.

Je pense évidemment à la fascinante série des *Grands épouvantails* qui surgissent au milieu d'un nulle part qui semblent de tous les temps, et qui sont autant de crucifixions dépaysées, à l'écart de toute transcendance.

Il y a là cet « *effet de tragique ou d'anxiété* », qui avait tant alerté et impressionné Georges Boudaille, qu'il était intervenu aussitôt pour que Veličković soit invité à la Biennale de Paris en 1965, et pour que le prix de peinture, grâce au soutien de Jean Hélion, lui soit attribué.

Cette première distinction allait avoir une incidence décisive. Elle allait favoriser son installation à la Cité des Arts, puis à Arcueil, dans l'atelier qu'Antonio Segui avait décidé de généreusement partager avec lui et Gérard Titus-Carmel.

Car il avait très vite choisi Paris pour lieu définitif de résidence, avec comme premier point d'orgue et première reconnaissance publique, une exposition en 1967 à la Galerie du Dragon.

Exposition qui fit sensation auprès de la critique : articles dans le Herald Tribune, dans le Washington Post et jusqu'au correspondant du MoMa de New-York qui décida sur le champ d'acquiescer deux grands dessins.

L'irruption de ce peintre que l'on découvrait à peine a fait événement : il était porteur d'une mythologie personnelle qui n'était pas fantasmée mais irrévocablement incarnée, capable de faire corps avec sa peinture, aussi traumatisante qu'elle puisse être, et l'audace d'affirmer sa passion du dessin et de ses liens avec la « grande peinture ».

Alain Jouffroy, qui a été l'un de ses alliés essentiels, a tout de suite souligné cela : « *C'est donc à un certain point de la Renaissance italienne que Veličković se rattache directement, un point qu'Alberti, Léonard et Michel-Ange ont touché et contourné, mais qui a été abandonné après le Caravage aux caprices des modes picturales, ou à leur oubli.* »

Et Jouffroy assigne une fonction déterminante à Veličković dans le champ artistique du XX^e siècle. Il le voit comme celui qui a fait réaffleurer tout ce que ce siècle « *prétend avoir dépassé, ...et les siècles précédents ressurgissent partout de ses souterrains.* »

Impossible ici de ne pas citer en écho Pasolini qui affirmait « *La force révolutionnaire du passé* ».

C'est que ce que proposait Veličković n'était pas seulement « des pigments sur de la toile » comme certains de ses contemporains définissaient alors la peinture.

Avec les déclinaisons magistrales que le *Retable d'Issenheim* de Grünewald lui a inspiré, c'est tout un héritage émotionnel, sacrificiel et spirituel, qui se trouve revivifié et mis à la question, dans une lumière qui ne promet ni espoir ni consolation, mais suggère un parcours plus vaste. Un parcours qui s'en tient au déploiement d'une énergie sans limite et fait passer de la « peinture d'histoire » à ce qu'Alain Jouffroy a superbement nommé « l'infini historique ».

C'est en suivant, comme dans une rétrospective idéale, les différentes séries réalisées par Veličković, que l'on perçoit la tension constante qui gouverne l'ensemble de sa création, et combien ce dépassement continu, acharné, exacerbé, prend sa source dans l'acte pictural lui-même comme l'a affirmé Pierre Daix, « *c'était bien une peinture pour moi, ... pas seulement à cause des thèmes tragiques mais de leur dépassement par la peinture même la peinture plus forte au-delà des signes qu'elle rassemble...* »

Les Grands Épouvantails renouaient avec la part irrépressible des mythes, avec le fonds commun des peurs, avec la part d'histoire vécue déjà captée et transmuée. Ce qui se met en marche de toile en toile, de séquence en séquence, procède d'un enchaînement de récurrences, de doutes, d'exigences et de métamorphoses. Chaque grande série trouve sa véhémence nécessaire dans les œuvres précédentes.

Les Grandes Poursuites, celle de 1977 qu'il reprend en 1983 et travaillera jusqu'à 1986 sont exemplaires de cet acharnement de Vlada à toujours plus de sens et de sensible, toujours plus d'intensité...à cette aspiration «à parvenir à un essentiel impossible à atteindre »

Sidéré devant la puissance de ces quatre toiles alignées dans l'atelier d'Arcueil je n'avais trouvé qu'une esquivé ... » tu sais Vlada que c'est de toute façon pathétique et désespéré cette volonté de vouloir figurer mouvement et espace dans les deux dimensions d'une image fixe » il avait souri et nous étions allés déjeuner avec Antonio Segui.

Stratège des dessins aux perspectives multiples, aux espaces superposés aux impulsions mêlées, il obéit, ainsi que le notait Henri Michaux, au « *mouvement qui rompt l'inertie, qui embrouille les lignes, qui défait les alignements* » : au « *mouvement, comme désobéissance, comme remaniement* » ; au mouvement qui creuse, décape, dévore.

À partir des instantanés de Muybridge, qu'il utilise explicitement comme documents, comme captations scientifiques de la mécanique cadencée des corps, Veličković expérimente sa volonté d'effraction. Même s'il inscrit ce désir dans un quadrillage contraignant d'abscisses et d'ordonnées, de flèches et de chiffres, il tente une évasion, une trouée entre le traumatisme des temps passés et la vibration possible d'un espace à inventer.

Durant cette période naissent ces « Descentes » qu'en quête de syncrétisme j'ai toujours reçues comme des ascensions vers un ciel auquel il ne croyait pas, des espèces d' « *Ames du Purgatoire* ».

Un grand tableau de 1974, qui s'intitule *Chien, variation sur le thème d'un autoportrait*, matérialise cette rage, non pas de vaincre, mais de ne rien concéder de son être, ni de sa véhémence à ne pas se soumettre aux sommations du destin. En 195 cm par 365, ce gigantesque autoportrait s'en remet à la course d'un chien, œil et dents tendus vers un but qu'il ne voit pas. Action en noir et blanc, avec une ligne fugace de couleurs possibles : une profession de foi, d'une efficacité pathétique!

Jean-Louis Ferrier n'a pas craint d'affirmer que Veličković représentait « *moins l'homme en mouvement que le point de rupture de l'humanité parvenue en fin de course.* » Cette intuition radicale révèle la terrible perspective qui lie toute volonté individuelle, si déterminée soit-elle, à une odyssée collective.

Et c'est en effet le déploiement que va connaître l'œuvre de Veličković, avec cette succession de grands tableaux qui, s'ils sont intitulés *Paysages*, *corbeaux*, *Feux* ou *Danger* se présentent comme des étendues non seulement désertes mais désertées, débarrassés de la présence humaine qui jusque-là les avait ravagées.

D'une certaine façon, ces espaces étaient porteurs, peut-être pas d'un espoir, mais d'un apaisement, d'une respiration qui voyait les signes s'effacer pour que la peinture, la peinture seule fasse sens : des zones lumineuses d'ambre grise, de lumière, de transparence purement picturale : on pourrait penser à Rothko.

Même si sa peinture n'a jamais eu l'actualité pour référence, même si elle a pris appui très profond dans les siècles, elle pressent, elle appréhende l'avenir. Comment ne pas être frappé, face à l'état meurtrier du monde aujourd'hui, par ce que nous assénaient ces toiles envahies à

nouveau d'emblèmes terrifiants, de corps en charpie, d'oiseaux forcément de malheur, de potences, de têtes tranchées...

Son œuvre entière comme une fresque sans fin qui perpétue, désespérée, ce à quoi il souhaiterait mettre fin .

J'étais présent ici le 20 juin 2001 lors de sa réception sous la coupole, je me souviens qu'il avait rappelé l'oeuvre et l'ostracisme dont Bernard Buffet avait été victime ...

Pour préparer cet hommage ; je me suis replongé plusieurs fois dans l'immense bibliothèque Veličković, sa passion pour les livres, les superbes scénographies graphiques qu'il composait y côtoient les catalogues des plus grandes galeries, les publications des plus importants musées du monde , nous rappellent ses centaines d'expositions dans les plus grandes institutionsVenise, Milan, Sao Paulo, Chicago, Los Angeles, Munich, Londres, New York, Athènes... toute la planète, toute la planète et se révèle en même temps ce constat accablant : en France - cette France qu'il avait choisie - seules deux structures privées, la Coprim pour son exposition « Blessures » qu'il avait sous-titrée « à mon pays qui n'existe plus » et le Fond Hélène et Edouard Leclerc avec l'exposition « Le grand style et le tragique » ont su proposer des expositions à l'aune de l'importance de son oeuvre.

Il faudra que notre académie, nous y réunissons beaucoup d'expériences, ...il faudra que notre académie pose gravement cette question : pourquoi et comment les institutions publiques chargées des arts plastiques, ont-elles durant quatre décennies si gravement failli

soixante ans après sa mortune exposition Germaine Richier !

Le contre-champs positif de ce retour vers la bibliothèque m'aura offert la redécouverte des fabuleux compagnonnages de Vlada avec les poètes, de Bernard Noël à Jacques Dupin, Adonis, Alain Jouffroy, Zéno Bianu, Jean-Baptiste Para, Marcelin Pleynet, André Velter ; compagnonnages qui ont suscité ces superbes éditions dans lesquelles il s'investissait totalement, au point qu'elles participent et balisent toute son oeuvre, elles en sont même indissociables.

Compagnonnage avec les plus grands poètes de son temps mais aussi dialogues, échanges et publications avec ceux qui ont le mieux appréhendé, mieux pensé la peinture contemporaine : Marc Le Bot, qui voyait «son oeuvre toute balisée des signes du destin » ... Gérard Gassiot Talabot , Jean Luc Nancy, Pierre Daix , Jean Clair, Lydia Harambourg, Michel Butor, Marcel Moreauet Jean-Luc Chalumeau le concepteur de l'exceptionnelle exposition « Le grand style et le tragique », sûrement la plus intense appréhension de l'oeuvre de Veličković.

De l'ordre du compagnonnage aussi, ces dix-huit ans que Vlada a passés comme professeur à l'École supérieure des Beaux Art de Paris, comme ici à l'Académie il s'y était bien sûr pleinement investi, je l'avais interrogé, il n'avait jamais considéré que c'était du temps pris sur sa création. Je peux porter témoignage de l'estime, de la reconnaissance et de l'affection de nombre de ses élèves qui m'ont souvent parlé de son attention chaleureuse, de sa bienveillance, de son dévouement constant.

Bien que totalement investi dans sa peinture, Vlada restait généreusement ouvert au monde je peux témoigner de son implication directe, active, quand avec Jacques Derrida et Antonio Saura nous avons rassemblé les peintures et dessins d'un futur Musée contre l'apartheid. Il avait été l'un des premiers donateurs, c'était 1982, Nelson Mandela était en prison ... l'Histoire tournant pour une fois dans le bon sens c'est comme Président qu'il nous a reçu lorsque nous sommes allés ensemble lui remettre directement les œuvres. Peu avant sa disparition Vlada s'était engagé pareillement à mes côtés en offrant un superbe tableau pour ce futur Musée d'Art Moderne et Contemporain de la Palestine, porteur d'espoir que nous sommes en train de constituer.

En me remémorant ainsi ce que nous avons traversé côte à côte, j'ai la nostalgie et le regret de ne pas être passé plus souvent à Arcueil ; il m'en reste des souvenirs multiples, le choc, l'émotion inoubliable qu'a été la brusque vision en 2001 de la gigantesque accumulation des 56 têtes suppliciées de son œuvre « Sans Noms », ou la découverte troublante, au hasard d'une discussion, que pour tous deux notre premier voyage à Paris était au Louvre vers la Pietà d'Avignon, le souvenir de nos échanges avec Antoine Bourseiller sur le théâtre et nos scénographies, son Kafka radical, et nos interrogations fréquentes et réciproques sur ce constat : bien que tout deux athées œuvrant sur ce que l'on inflige aux hommes, que le thème de la Passion se soit ainsi imposé dans nos travaux si inexorablement.

Me remémorant ce que nous avons partagé et traversé côte à côte, j'espère que c'est le mot fraternité qui conviendra le mieux pour qualifier au plus près notre relation.

Je souhaiterais terminer en citant Jean-Luc Chalumeau

« Peintre tragique, Veličković n'est évidemment pas un peintre réaliste, il s'agit d'une énergie faite peinture ou dessin, portée à un point d'intensité extrême. Cet art ne parle effectivement que de la mort et, ce faisant se métamorphose en une force de résistance à la mort, car l'énergie vitale nécessairement mise en œuvre pour évoquer le mystère de la condition humaine devient affirmation symétrique de la beauté de la vie »

Salut Vlada , je suis ému et fier d'être ici non pas après toi mais avec toi.